

Horaz vor Augen geführt? Gattungsgerecht läge dann eine ‚fabelhafte‘ Ermahnung an die Dichter vor, die eigenen Fähigkeiten zu erkennen und über die ständig wiederholten Ansprüche zu lachen; auch diese Passagen erfüllten dann die im Prolog erwähnte Funktion der Fabel: *risum mouere*.

Jänner 2018

Ursula Gärtner
Karl-Franzens-Universität Graz

MARIA CHIARA SCAPPATICCIO

‚Fabellae‘. Frammenti di favole latine e bilingui latino-greche di tradizione diretta (III–IV D. C.)

Berlin/Boston, De Gruyter. 2017. VII, 255 S. Gr.–8°
(Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, 128.)

Par ses aspects moraux, la fable constitue un matériau pédagogique de premier choix qui fut employé dans l’enseignement tant dans la partie occidentale qu’orientale de l’Empire romain. Les élèves en discutaient non seulement la morale, mais aussi le style et la grammaire. Un exercice très répandu consistait à mettre en prose une fable en vers ou l’inverse. Certains manuscrits portent des traces des différents stades par lesquels est passée une fable, le résultat final étant parfois fort différent du texte original. La fonction éducative de la fable explique pourquoi tous les recueils parvenus jusqu’à nous, de Babrius à Aphthonios, à l’exception toutefois de Phèdre et d’Avianus, avaient une destination scolaire. Cet ouvrage étudie les textes grammaticaux et littéraires qui concernent le rôle pédagogique des fables et propose une réédition des témoins directs (c’est-à-dire des vestiges papyrologiques d’Égypte) des fables latines ou gréco-latines émanant du milieu scolaire oriental.

Une première partie (Praefatio – La Teoria) envisage la tradition de la fable entre le Grec Ésope, personnage légendaire qui aurait vécu à la fin du VII^e s. et au début du VI^e s., et le Latin du Moyen Âge Romulus, fabuliste dont on ne sait absolument rien, en passant par Phèdre, Avianus et les *Hermeneumata Pseudodositheana* (HP). Parmi les exercices dont se servaient les *grammatici* pour préparer leurs disciples à affronter les exigences des *rhetores*, Quintilien place en premier lieu la fable. Les jeunes élèves devaient apprendre à raconter des fables dans un style correct et simple. Quintilien parle des *Aesopi fabellae* : il s’agit d’une référence générique qui n’oblige pas à identifier ces fables avec celles de Phèdre en sénaires iambiques. Le fabuliste thrace, affranchi d’Auguste, qualifie ses fables de *fabulae Aesopiae* plutôt que *Aesopi*, ce qui tendrait à montrer qu’il devait avoir pour modèle un matériau mixte. Sénèque mentionne les *Aesopi logoi* dans la *Consolation à Polybe* lorsqu’il propose à cet affranchi un remède à la douleur par la reprise de son travail dans le domaine des lettres et par la lecture. Vers 470, dans une lettre au préfet du prétoire Sextus Petronius Probus, Ausone mentionne des

Aesopi trimetria. Cette lettre devait accompagner deux livres : les *Chronica* de Cornélius Népos et les *Apologues* d’un maître de rhétorique des II^e–III^e s., Iulius Titianus, qui réalisa une version latine des fables ésopiques en trimètres. À la fin de l’Antiquité, les *fabulae Aesopiae* représentaient un ensemble très diversifié, comme on le voit dans un opuscule de Priscien, les *Praeexercitamina*, et dans les *Origines* d’Isidore de Séville (I, 40), lequel attribue à Alcméon de Crotonne, vers 500 av. J.-C., philosophe et médecin proche de l’école pythagoricienne, l’invention des *fabulae Aesopiae*. La fable a aussi joué un rôle dans les écoles de rhéteurs. On lisait déjà ces fables chez Aelius Théon (I^{ère} moitié du II^e s. apr. J.-C.), lequel proposait une série de quinze exercices propédeutiques prenant le relais de l’enseignement du grammairien. La fable était l’un d’entre eux. Grâce à Photios, nous avons conservé un ensemble de quarante fables ésopiques transmises sous le nom du rhéteur Aphthonios d’Antioche (vers 315). À la différence des fables de son contemporain Avianus, en distiques élégiaques, celles d’Aphthonios, brèves et construites selon des schémas fixes et symétriques, étaient destinées à la pratique scolaire. Comme le Pseudo-Hermogène, Aphthonios pense que la finalité de la fable est la création d’un récit qui illustre la morale et en démontre le bien-fondé.

La deuxième partie (Corpus – La Pratica), qui constitue le corpus de textes, commence par décrire le rôle des fables dans l’enseignement du latin comme L². Il est assez normal que la fable ait été intégrée dans les HP, un manuel destiné à l’enseignement du latin dans les milieux hellénophones, ensuite à celui du grec dans les milieux latins. Dix-huit fables, attribuées à Ésope, sont transmises dans les HP par la *recensio Leidensis* et le *Fragmentum Parisinum*. Les versions grecques et latines sont écrites sur deux colonnes parallèles.¹ L’Antiquité tardive a vu circuler un grand nombre de collections de fables en prose latine. C’est vers 400 qu’aurait été composé le recueil appelé Romulus, nom tiré de la lettre préface d’un certain Romulus qui dit à son fils Tiberinus qu’il a traduit ses fables du grec. Les fables des HP, celles de Babrius (fin du II^e–début du III^e s.) et celles du Romulus seraient trois ensembles indépendants réalisés à partir d’une source commune, ce qui permettrait d’expliquer les points communs entre les trois collections.

La papyrologie a fait connaître quatre textes, auxquels il faut ajouter le *P. Köln* II 64 (II^e s. apr. J.-C.),² qui contient une version lacunaire en prose grecque d’une fable connue par la version latine de Phèdre (I, 9), mais aussi par la tradition ésopique en langue grecque. Il est impossible de dire si le texte est une paraphrase d’une fable de Phèdre, car on ne peut exclure qu’elle ait suivi

¹ E. Dickey, *Columnar Translation: an Ancient Interpretative Tool that the Romans gave the Greeks*, CQ, 65 (2015), p. 807–821.

² MP³ 1995.1 = LDAB 4703.

un modèle grec inconnu semblable à celui de Phèdre. Les quatre textes réédités ici sont les suivants:

- 1. *P. Oxy.* XI 1404 (III^e s.) [MP³ 0172 = LDAB 434]: Ce petit fragment contient une version latine (lacunaire) en prose de la fable *de cane*, sans doute une paraphrase de la version phédrienne d'une fable déjà connue. Il s'agit d'un rouleau dont le recto a été utilisé pour des comptes en grec (II^e s. apr. J.-C.). Ce papyrus représenterait le plus ancien témoin manuscrit de l'ouvrage de Phèdre (avec le *P. Köln* II 64 [?]) et témoignerait de la circulation du recueil de Phèdre dans les milieux scolaires d'Égypte. Toutefois, l'importance de ce fragment réside surtout dans le fait qu'il est le plus ancien témoin d'une paraphrase scolaire en latin d'une fable, typologie connue uniquement par la tradition des fables des *HP*, elles aussi destinées au milieu scolaire. On ne peut exclure que le texte latin ait été suivi d'une version grecque de la fable, comme c'est le cas dans les deux témoins suivants, plus ou moins contemporains, où la version latine de la fable précède l'original grec.
- 2. *P. Yale* II 104 + *P. Mich.* VII 457 (III^e s.) [MP³ 2917 = LDAB 134]: Deux fragments d'un même rouleau de très bonne qualité (provenance : Tebtynis [?]) appartenant à deux collections différentes ont été réunis en 1974 par G. M. Parassoglou. Le recto est occupé par un texte juridique latin (I^{er} s. apr. J.-C.). Il est difficile de dire s'il s'agit d'une copie d'un Romain qui apprend le grec ou de celle utilisée par un maître (peut-être pour des dictées). La fable *de hirundine et ceteris avibus* est bien connue : on en possède quatorze versions différentes, de Démétrios de Phalère jusqu'au Moyen Âge (mais elle ne fait pas partie du corpus scolaire des fables des *HP*). Autant que l'on puisse en juger, la traduction est du type *ad verbum*, mais le texte n'est pas réparti en colonnes, l'une (latine) en face de l'autre (grecque). Comme dans le *P. Amh.* II 26, la version latine précède le texte grec.
- 3. *P. Amh.* II 26 (III^e-IV^e s.) [MP³ 0172 = LDAB 434]: Ce papyrus, qui contient la dix-septième (*de fele et gallo*), la seizième (*de anicula et lupu*) et la onzième fable (*de vulpe ignifera*) du recueil de Babrius, est une pièce extrêmement intéressante à plusieurs titres. Il s'agit d'abord d'un témoin important relatif à l'usage scolaire de l'ouvrage de Babrius. Il apporte ensuite des informations précieuses à propos de l'apprentissage du latin comme L² par un hellénophone, à tel point que J. N. Adams lui a réservé tout un chapitre dans son livre *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003.³ C'est enfin une pièce d'un grand intérêt pour ses particularités linguistiques. J. Kramer la retenue dans son anthologie de textes en latin vulgaire transmis sur papyrus, ostraca, tablettes de

bois et inscriptions.⁴ La traduction latine, de type *ad verbum*, n'a pas de prétention littéraire. Elle est mécanique et suit l'ordre des mots grecs jusqu'à en devenir obscure. Le grec est généralement correct. En revanche, le latin est rempli d'anomalies. Ces fautes sont toutefois extrêmement intéressantes pour étudier la façon dont un hellénophone d'Orient percevait le latin qu'il était en train d'étudier à travers l'exercice de traduction du grec en latin. On remarque ainsi que la morphologie verbale n'est pas encore entièrement assimilée. Le participe parfait passif semble faire difficulté. Le texte contient en outre des imperfections en latin (dues au traducteur et/ou au copiste), comme la forme *anucella* (l. 1), le diminutif *bulpelcula* (l. 25) et l'expression *ignem babbandam* (l. 41). Le traducteur de la fable grecque en latin a reçu une instruction dans le domaine de la morphologie latine (même si des lacunes subsistent) et il devait avoir à sa disposition des glossaires bilingues. Il semble avoir appris le latin au niveau sous-littéraire vu le nombre de formes du parler sub-standard que l'on dénombre dans ce texte.

- 4. *PSI* VII 848 (IV^e s.) [MP³ 0052 = LDAB 138]:⁵ Il s'agit d'un petit fragment de la *Biblioteca Laurenziana* de Florence, en latin sur la face perfibrable et en grec sur la face transfibrable. La présence de traces d'une deuxième colonne contenant des lettres grecques à côté de la colonne latine suggère qu'il pourrait s'agir à l'origine d'un codex avec une colonne latine disposée en face d'une colonne grecque.⁶ Le fragment contient la fin de la quatorzième fable de la collection des *HP* (*de tauro*) et la quinzième (*de homine et leone*) presque entière. L'état fragmentaire du papyrus ne permet pas de le situer dans une tradition précise. Ce qui paraît le plus probable est un rapprochement avec le *Fragmentum Parisinum*, ne fût-ce que parce que, dans l'un et l'autre, le grec est placé en face du latin et non l'inverse.

Une troisième partie (Epilogus – Prospettive) étudie la fable dans l'école et pour l'école. Un premier chapitre analyse la présence de noms d'animaux dans les textes grammaticaux et dans les listes lexicales insérées dans certaines grammaires comme celles de Charisius ou de Diomède (*idiomata ; singularia et pluralia tantum*) pour servir d'exemples (*canis, hirundo, felles, galus, lupus, vulpes, leo, taurus*) et la place des fables à l'école du *grammaticus*. Le livre XII des *Étymologies* d'Isidore de Séville est entièrement consacré au règne animal. Parmi les sources dans lesquelles Isidore a puisé, un rôle fondamental fut joué par le *Physiologus*, un ouvrage chré-

³ P. 725–741 (“The Latin of a learner [*P. Amh.* II.26]: a case study”).

⁴ J. Kramer, *Vulgärlateinische Alltagsdokumente auf Papyri, Ostraka, Tafelchen und Inschriften*, Berlin/New York, 2007, n° 10, p. 137–114.

⁵ J. Kramer, *Glossaria bilingua altera (C. Gloss. Biling. II)*, Munich/Leipzig, 2001, n° 10, p. 100–104.

⁶ E. Dickey, *o. c.*, p. 816.

tien écrit probablement en Égypte, entre le II^e et le IV^e s., dont les 48 chapitres décrivent des animaux (parfois mythiques comme le phénix et la licorne), des plantes et des pierres, un recueil qui représente une sorte d'ancêtre des bestiaires médiévaux. Pour terminer, les fables sont replacées dans le contexte des écoles des *grammatici* d'Orient. Située entre le domaine du *grammaticus* et celui du *rhetor*, la fable a servi dans le cadre de l'enseignement du latin comme L². À ce titre, elle appartient plutôt au domaine du *grammaticus*, mais l'âge des personnes qui s'initiaient à une deuxième langue correspondait plutôt à celui des élèves qui fréquentaient les classes des *rhetores*. La composition des fables dans les deux langues devait être un exercice qui se place entre l'étude des formes nominales et verbales, les glossaires bilingues et la composition libre dans la langue étudiée.

À l'exception du *P. Amh.* II 26 (qui est babrien), les papyrus rassemblés ici pour la première fois en un corpus de fables latines et bilingues sur papyrus ne transmettent pas exactement le texte des fables d'un auteur précis (grec ou latin). Il s'agit d'un ensemble hybride (paraphrase ?) qui rentre bien sous la dénomination *Aesopi fabellae*. Les fables ayant une origine grecque, il est raisonnable de penser que l'original était en grec et qu'elles furent ensuite traduites en latin. Le *P. Oxy.* XI 1404 est trop fragmentaire pour que l'on puisse dire si le texte à l'origine était seulement latin ou bien bilingue. Le *P. Yale* II 104 + *P. Mich.* VII 457 ainsi que le *P. Amh.* II 26 offrent une version bilingue, le texte latin étant suivi par la version grecque. En revanche, le *PSI* VII 848 présente le texte latin et le texte grec sur deux colonnes comme dans les *HP*. La dimension didactique est, dans ce cas, évidente. Peut-être s'agit-il d'une version scolaire, une sorte de manuel proposé en vue de l'apprentissage de l'exercice de traduction du grec en latin. Quoi qu'il en soit, les quatre papyrus réunis ici témoignent de la circulation, durant les III^e et IV^e s., de versions latines de fables ésoques dans l'Orient hellénophone et de la place importante occupée par les fables dans l'étude du latin comme langue seconde.

Feber 2018

Bruno Rochette
Université de Liège

HEDWIG SCHMALZGRUBER

Studien zum Bibepepos des sogenannten Cyprianus Gallus. Mit einem Kommentar zu gen. 1–362

Stuttgart, Steiner. 2017. 601 S. Gr.–8°
(*Palingenesia*, 106.)

Mit Band 106 der Reihe *Palingenesia* legt Hedwig Schmalzgruber eine Untersuchung zum Bibepepos des sogenannten Cyprianus Gallus vor. Das Buch ist aus einer von Christoph Schubert betreuten Dissertation an der Bergischen Universität Wuppertal hervorgegangen. Hinter dem schlichten Titel verbirgt sich nicht

nur eine materialreiche Einführung zum Heptateuchdichter (= HD) und seinem literarischen Umfeld, sondern vor allem ein monumentaler Kommentar zu den Versen 1–362 des Buches Genesis, in denen der biblische Stoff von Genesis 1–9 (Hexaëmeron bis zur Arche Noah) in epischer Form versifiziert wird.

Nach einem ausführlichen, aktuellen und gut recherchierten Überblick über die bisher zum HD geleistete Forschung (Kapitel I) definiert die Verfasserin für ihre Arbeit zwei Ziele: „Sie will zum einen philologische Grundlagenarbeit betreiben, zum anderen auf dieser Basis einen Beitrag zu den genannten literaturgeschichtlichen und literaturwissenschaftlichen Fragestellungen leisten“ (S. 24). Dementsprechend ist diese Monographie zweigeteilt: Kapitel II und III setzen sich mit literaturgeschichtlichen Fragen zum Dichter und seinem Werk auseinander, Kapitel IV und V bieten einen kritisch berichtigten Text sowie eine Übersetzung und einen umfangreichen Kommentar.

Im ersten der beiden literaturwissenschaftlichen Kapitel (Kapitel II) trägt die Verfasserin alle verfügbaren Informationen zur Person des Dichters zusammen und diskutiert die Frage nach der Originalität des handschriftlich bezeugten Autornamens Cyprianus. Sie neigt hier mit guten Gründen der pseudepigraphischen Theorie zu, wonach bereits in einer frühen Phase der handschriftlichen Überlieferung der Name des Autors verloren ging und sekundär, ohne jede historische Berechtigung, der Name eines vorhieronymianischen Kirchenvaters ergänzt wurde. Die Erörterung der Herkunft des Dichters und seiner chronologischen Einordnung führen zu einem ähnlich unsicheren Ergebnis: Am plausibelsten erscheint eine Lokalisierung in Gallien und eine Datierung zwischen dem frühen 5. und dem frühen 6. Jh. Die umfangreiche Untersuchung der Similien zwischen dem HD und den zum Teil denselben Stoff behandelnden Genesisdichtungen der Proba, des Marius Victorius und des Alcimus Avitus haben keine klaren allgemein anerkannten Indizien für die relative Chronologie der vier Dichter erbracht. Für die viel diskutierte Frage der Priorität von HD und Marius Victorius wird – nach einem detaillierten mikro- und einem makroskopischen Vergleich zwischen HD und Proba bzw. Marius Victorius – das von Pollmann konstatierte *non liquet* bestätigt. Ebenso vage bleiben die Resultate beim Vergleich zwischen dem HD und der patristischen Genesisexegese (Origenes wurde möglicherweise, Ambrosius und Augustinus mit einiger Sicherheit, Hieronymus wohl nicht benutzt) sowie bei der Untersuchung des verwendeten Bibeltexts (vermutlich wurde ein *Vetus-Latina*-Text benutzt, der an einigen Stellen nach der *Vulgata* korrigiert war).

Während die literaturwissenschaftlichen Untersuchungen zu keinen klaren Ergebnissen führen – was nicht der Verfasserin, sondern der ungünstigen Quellenlage anzulasten ist –, kommt der zweite Hauptteil mit Text, Übersetzung (Kapitel IV) und Kommentar